

ter une voix libératrice et poussa le premier cri d'émancipation : *Enfans, prenez courage ; vous serez libres, puisque le Fils de Dieu vous a affranchis !*

“ Et nous ferions encore à nous demander, à quoi servent les prêtres ? à quoi sert la prédication des prêtres ? à quoi bon les sacremens administrés par les prêtres ? Hommes égarés ! la parole qu'ils vous prêchent a affranchi le monde ; et les cérémonies saintes de leur religion, ce baptême, cette pénitence, cette Eucharistie, cette extrême-onction sont les armes sacrées qui, dans leurs mains, ont brisé le despotisme sous lequel vous vivriez encore. Ce ne sont pas les orateurs et les publicistes, les écrivains et les savans, comme on voudrait vous le persuader, qui vous ont appelés à la liberté. Il y a dans cette liberté quelque chose de plus haut et de plus auguste que tout ce que peut y voir une verbeuse philanthropie...

“ Non content de faire disparaître la servitude, le sacerdoce catholique a rendu les petits honorables et sacrés aux yeux des grands ; il a revêtu le pauvre, l'infirme, l'homme délaissé, tout ce qu'il y a de plus méprisé et de plus souffrant dans le peuple même, d'une dignité si vénérable et si sublime, que les riches et les puissans sont venus demander la faveur de servir les misérables de leurs propres mains. Ce n'est pas tout encore. Quand, dans la profonde obscurité des dernières classes, l'œil de la religion a démêlé la pratique héroïque, constante, des vertus évangéliques, le chef suprême du sacerdoce catholique proclame la sainteté du simple artisan, de l'humble servante, du pauvre couvert de haillons, et il les déclare dignes d'être honorés par les plus grands monarques. On voudroit, ô mon Dieu ! persuader à ce peuple que nous sommes les ennemis de sa véritable grandeur : et le calendrier des saints que nous invoquons ne renferme presque que des noms de simples ouvriers, de domestiques, et même de malheureux esclaves ; et nous avons forcé les conquérans qui le dévotaient, les maîtres superbes qui le foulaient aux pieds, à se prosterner devant l'image d'un Pierre qui vivait de sa pêche, d'un Paul, corroyeur ; d'une Blandine, pauvre servante ; d'un Joseph, pauvre charpentier, et de mille autres infortunés vivant du travail de leurs mains ; à se mettre sous leur protection, et à leur rendre des honneurs incomparables...

“ Que veut-il donc de nous ce siècle marcheur, qui met sa gloire à se précipiter ? Le sait-il ? Eh ! n'applaudissons-nous pas à ses progrès dans les sciences, à ses perfectionnemens dans les arts ? Notre œil ne contemple-t-il pas avec orgueil l'Océan étonné de ses découvertes ? les vents impétueux obligés de venir expirer contre les flancs fragiles des vaisseaux auxquels son génie a donné des ailes ? les grandes cités répandues sur la terre, rapprochées comme par enchantement, et se touchant presque les unes les autres par la rapidité de leurs communications ? les hommes ne marchant plus, mais volant d'un lieu à un autre ? Le siècle marche, et où ? au rétablissement de la servitude ? Chemin de l'erreur, chemin de la vérité, il ne peut suivre que l'un ou l'autre. Dans le premier, malgré les sciences et les arts, marchèrent l'idolâtrie et la barbarie ; la religion catholique traça le second et l'ouvrit large et facile aux peuples régénérés. S'ils quittaient le nouveau pour reprendre l'ancien, ils arriveraient donc de nouveau au paganisme et à l'esclavage.”